

Isabelle Sbrissa

**Ici là
voir ailleurs**

NOUS
MMXVIII



combien de réel faut-il pour écrire un poème ?



je suis sortie sur la véranda tout habillée manteau et écharpe mais pantoufles pour écrire je cherche sur quoi écrire un support comme l'est la feuille de papier où je griffonne il fait froid mon haleine forme une buée une bougie allumée derrière moi la porte-fenêtre est entrouverte dans la cuisine j'ai laissé la lumière assise à la table dans le froid mi-dedans mi-dehors je note ce qui vient dans l'idée de faire des mots reçus de l'extérieur la matière du poème j'entends la scie circulaire du voisin qui bricole dans son hangar lui aussi illuminé c'est le willy je crois qui retape des tracteurs l'été dernier m'a offert des fraises j'entends un chien plus loin aboie toutes les nuits ce chien dans le noir je ne sais pas pourquoi il entend des bêtes passer dans l'obscurité peut-être qu'il a peur se sent menacé l'église sonne deux coups de quelle heure ma main gauche est froide le petit doigt glacé dans le jardin tout est bien noir je ne vois rien rien du grand sapin du mont dedos du ciel les réverbères éclairent la route de soulce et notre village vide un petit avion passe je ne fais que l'entendre le chien aussi se remet à aboyer plus loin entre sa voix et la scie le silence j'entends comme un hululement un vrai hululement fugace il m'étonne mon pain gonfle à l'intérieur je commence à avoir froid partout une voiture passe ce que j'ai vu et entendu du monde suffira-t-il à faire un poème ?



Dehors



Le dehors est là mais il est loin. Entre nous deux couches de fenêtres : celles de la maison et plus loin celles de la véranda. Deux couches de fenêtres démultipliées par leurs carreaux. Ici où il fait chaud et dehors où il fait froid avec, entre nous, beaucoup et très peu. Ce dehors me semble vu d'ici un autre monde. Qui de diverses manières m'appelle. Là-bas il fait beau. Un soleil d'hiver produit des ombres bleues comme le ciel.

Je suis assise et je regarde dehors. Je regarde et j'écris ce que je vois. Comme si regarder ce n'était pas encore assez. J'écris ce que je vois avec l'idée de toucher au vrai de ce que je vois ou de mettre sur le papier par l'écrit le plein que je vois dehors. Un moment plus tôt j'ai voulu le dessiner. Peut-être vaudrait-il mieux sortir, d'ailleurs. Rejoindre le dehors là où il est.

J'entends le cri craquetant d'une pie. De plusieurs pies, dehors. Et dedans le son continu du chauffage. Un son qui reste tout l'hiver et qui remplit le silence. Je ne sais pas d'où vient ce son. Dehors les pies se sont tues. J'entends une voiture sur la route de Soulce. Je regarde dehors et je me demande ce qui fait cet attrait. Il y a beaucoup à voir mais presque rien ne bouge. L'ombre bleue de la montagne reste là sur le champ recouvert de neige, au fond du jardin, le grand sapin reste là et d'autres arbres dont j'ignore le nom restent là, dans le froid, il n'y a pas de vent. La pie s'est posée. Je vois du blanc et du noir à travers les branches. Le poitrail de l'oiseau brille au soleil. Elle s'envole et je ne la vois plus. Au-dessus du champ, hors de l'ombre, deux corneilles

se poursuivent. La cloche de l'église sonne trois coups. Un tout petit oiseau (un moineau?) sautille sur une branche. Est-ce que les oiseaux regardent le paysage? Et pourquoi moi je le fais? Et pourquoi je le fais tout en écrivant? Ou est-ce que je le fais justement pour écrire? Pourquoi dire ce que je vois? Est-ce que je le vois mieux quand je l'écris? Écrire donne corps à ce qui se déroule dedans pendant que je regarde dehors. Et sur ma page, la pie rejoint la cloche et mes questions.

Mais quand je le vois, le bleu de l'ombre de la montagne n'est pas bleu. Pour que le bleu naisse, je fais passer le monde en mots. Quand je vois, la doublure de langage se tisse en continu comme le son du chauffage et remplit le silence du voir. Mais dehors, quand mon corps entier est dans le paysage, quand je pose mes pieds sur l'ombre de la montagne, quand je respire l'air bleu de cette ombre, il arrive que par instants toute la doublure du langage disparaisse. L'ombre n'est plus ni ombre ni bleue, champ et neige s'absentent, je suis là entièrement dans le dehors et je me demande si alors, sans plus de distance, je n'aurais pas rejoint ce que l'oiseau voit comme du dedans, un tout indissociable où branche, feuille et paysage n'existent pas autrement qu'ensemble et en même temps, dans une compacité sans doublure.

Urbi & Orbi

Alphabet tautogrammatique



A

L'argent accélère notre affranchissement de tout acte d'altruisme. Assemblage mi-authentique, mi-abstrait que nous acceptons comme une absolution, tant nous sommes assurés de son ascendant sur les actions altruistes, l'argent accorde son atout à toute âme : s'acheter tous azimuts tout un attirail d'attrape-nigauds. Ainsi aujourd'hui son appétit s'agrandit sans arrière-pensée avec l'angélisation des affaires, soit avec l'avènement d'une arène d'administrateurs, où l'argent n'est plus l'allégorie de l'authentique mais l'aune absolue.

B

Le blé booste le bazardage de la bienveillance bilatérale. Bricolage mi-bonbon, mi-béton que nous boulottons comme un biberon, tant nous sommes babas devant son bingo au box-office des biens bilatéraux, le blé baille son bonheur à tout bobo : bouffer les bonus de ses braderies par le bidouillage du bric-à-brac en bourse. Bientôt banal, il brille bel et bien par son besoin de boursouffler sans borne avec la bulle du business, bref avec le boom du bal des bénéfices, où le blé n'est plus le bibelot du Bien mais le biotope bénit.

C

Le capital consent au capotage des connexions de commune charité. Chimère mi-concrète, mi-conceptuelle que nous nous coltinons pour tout cachet, tant nous sommes convaincus de sa culmination sur toute catégorie commune, le capital confie sa chance à chacun : consacrer son cash à la consommation continue des corps et des choses. Au carnaval comme en carême, il cultive sa capacité à croître de concert avec les colonies du crédit, c'est-à-dire avec le couronnement du chœur commercial, où le caractère capitaliste des choses n'est plus une convention concrète mais le critère capital.

D

Le dollar dicte le divorce du dialogue donnant-donnant. Dragée mi-durabilité, mi-déliquescence que nous déglutissons pour tout dédommagement, tant nous désirons sa domination sur toute disposition dialogique différente, le dollar dote tout drôle de son droit : dilapider ses dividendes pour se doter dare-dare des drogues et distractions des divers distributeurs. D'ores et déjà, son domaine se dilate démesurément avec le dumping des dépenses, donc avec la dictature des dynasties de la dette, où le dollar n'est plus une devise durable mais un déterminisme despotique.

E

Les espèces nous encouragent à l'élimination des échanges d'entraide. Écritures mi-effectives, mi-ésotériques que nous encaissons pour tout émolument, tant nous sommes ébaudis par leur emprise sur toute éthique de l'échange, les espèces exposent l'ego à son extase : emmagasiner à tous les étages des engins de toute espèce. À notre époque, elles élargissent leur emploi sans exception envisageable avec l'expansion de l'économie d'État, euphémisme pour un eldorado endoctrinemental, où l'équivalent en espèces des êtres n'est plus l'expression de leur éventuelle efficience mais leur essence.

F

Le fric favorise la fin de la fréquentation fraternelle. Fourre-tout mi-factuel, mi-fantasmagique que nous nous filons sur facture, tant nous sommes fascinés par sa force de frappe foudroyant toute fraternité, le fric forge le fatum des fils et des filles de toute famille : flamber sa fortune pour se farcir des flopées de foutaises foireuses. Dans le futur, il fera fermenter ses facultés sans frein avec la fièvre du flouze, en fait avec la foi en une féerie financière, où la forme-fric n'est plus l'une des facettes des faits mais le factotum fondamental.

Table

combien de réel faut-il pour écrire un poème ?	7
Dehors	11
Urbi & Orbi	15
le poème dit	43
sonnets TM	47
Sextines, quintines, fausses, doubles et vraies	71
Chanson de restes	81
Le Trou	85
èl poème	109
Bric et broc en vrac	115
Le Baiser de la fillette et de la marelle	127
Le Baiser de la fillette et de son rêve	133
salutations générales (comme chez ramuz)	141